POISSON CHEZ COLBERT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. MOREAU et LAFORTELLE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 18 *Juin* 1808.

PRIX : 24 SOUS.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire DU THÉATRE DU VAUDEVILLE, et au Magasin de Pièces de Théâtre; boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
COLBERT, sur-intendant des finances.	M. SAINT-LÉGER.
RAIMOND POISSON, Comédien français.	M. VERTPRÉ.
PHILIPPE, son fils.	M. ARMAND.
HÉNAUT, poète.	M. FONTENAY.
Madame DESHOULIERES.	Mlle. ARSENE.
Madame BERTRAND.	Mlle. BAUDIN.
PAULINE, sa nièce.	Mlle. DESMARES.
THIBAUT, garde-chasse.	M. SEVESTE.
GEORGES, } gardes de la maréchaussée.	M. FICHET.
DURAND, } gardes de la maréchaussée.	M. EDOUARD.
Un Exempt.	
Un Page.	
Plusieurs Paysans.	

La Scène est à Sceaux, au château de Colbert.

Le Théâtre représente une chambre rustique. Un cabinet dont la fenêtre fait face au public est à droite de l'acteur.

COUPLET D'ANNONCE.

Air *du Vaudeville de M. Guillaume.*

Poisson, inscrit sur le double registre,
Des bons acteurs et des auteurs français,
Se rend ce soir chez un ministre,
Dont le nom ne mourra jamais.
Quand on arrive, un gros suisse en livrée,
Siffle ; l'usage le requiert :
N'annoncez pas ainsi l'entrée,
De *Poisson* chez *Colbert*.

AVIS.

POISSON CHEZ COLBERT.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, PLUSIEURS PAYSANS, *apportant des fleurs.*

PAULINE.

Air : *la Loterie est la Chance.* (de Mlle. Arnould.)

Que votre ardeur se signale,
Rendez ces lieux enchanteurs,
Et qu'on arrive à la salle
Par une route de fleurs.
C'est une belle accomplie
Que Colbert fête en ce jour,
On dit que c'est le Génie
Qui rend hommage à l'Amour.

TOUS.

Que notre . } ardeur se signale.
Que votre }
Rendons, } ces lieux, etc., etc.
Rendez }

UN PAYSAN.

Si c'ministr', cher à la France,
Par queuq'z'un s'voyait trahir,
Je ferions pour sa défense,
C'que j'faisons pour son plaisir.

TOUS.

Que notre, etc. , etc.
Rendons, etc.

PAULINE.

C'est ici le logement du garde-chasse, vous traverserez la cour ; la salle de spectacle est à droite.

LES PAYSANS.

(*Reprise du premier chœur.*)
Que notre, etc.
Rendons, etc.

SCENE II.

PAULINE, *seule.*

Ce bon M. de Colbert! comme nous l'aimons tous! croirait-on cependant que des envieux le desservent auprès du roi. C'est bien la peine d'être ministre et de faire tant de bien pour avoir encore des ennemis. Mais personne n'arrive! Il n'y a pourtant pas loin de Paris à Sceaux, et si la fête n'avait pas lieu, je ne verrais pas mon cher Philippe! adieu toutes nos espérances de mariage. Ah! mon dieu, mon dieu, je suis d'une inquiétude!... Repassons toujours le rôle que M. Poisson m'a donné dans la pièce que l'on joue ce soir chez M. de Colbert. Voyons. (*Elle lit.*) » Rôle de la Victoire, repré- » sentée par Mlle. Pauline, nièce de Mad. Bertrand. » Çà c'est le titre, je ne dois pas l'apprendre. Replique: que direz-vous du grand prince qui nous gouverne?

Air : *de votre bonté généreuse.*

Ce prince qui soumet la terre
Et que l'Amour seul a soumis,
Rend les armes à la Vallière,
Et jamais à ses ennemis.
Grand dans la paix, grand à la guerre,
Terrible et galant à la fois,
Un dieu lui prête son tonnerre,
Un dieu lui prête son carquois.

Le joli rôle que j'ai là, aussi je l'aime, je l'aime!...

SCENE III.

PAULINE, MAD. BERTRAND.

Mad. BERTRAND.

Ah! tu l'aimes; eh! bien, tu ne l'épouseras pas.

PAULINE.

Qui, ma tante?

Mad. BERTRAND.

Ce beau jeune homme dont tu ne cesses de m'entretenir tous les jours, le fils de M. Poisson le comédien, le cher Philippe, enfin.

PAULINE.

Qu'avez-vous à lui reprocher?

Mad. BERTRAND.

Air; *le briquet frappe la pierre.*

Son père, sur le théâtre,
De Momus suivant la loi,
Brille dans plus d'un emploi :
Et du même art idolâtre,
Le fils y peut quelque jour
Vouloir briller à son tour. (*bis.*)
Tu crois qu'une ardeur sincère
Enflamme pour toi son cœur,
Moi je le crois bon acteur,
Il s'efforce de te plaire ;
Mais tu verras, avant peu,
Que son amour n'est qu'un jeu,
Ce n'est qu'un jeu. (4 *fois.*)

PAULINE.

Je vous réponds qu'il joue d'après nature.

Mad. BERTRAND.

Oh! je vois bien que l'illusion est complète.

PAULINE.

Ce jeune homme est si complaisant! si doux! avez-vous oublié, ma tante, que lorsque nous étions à Paris, il nous menait toujours à la comédie française voir jouer son père ?

Mad. BERTRAND.

Non, Mademoiselle, je n'ai point oublié qu'en m'apportant un billet de spectacle, il vous glissait un billet doux. Mais quel est ce papier, s'il vous plait?

PAULINE.

C'est mon rôle, ma tante.

Mad. BERTRAND.

Quel rôle ?

PAULINE.

Celui de la Victoire dans la pièce allégorique qu'on doit représenter ce soir.

Mad. BERTRAND.

La Victoire? la Victoire? Ce rôle là convient-il à une jeune personne?

PAULINE.

A qui vouliez-vous donc qu'on le donnât?

Mad. BERTRAND.

A moi, Mademoiselle !

PAULINE.

Vous, ma tante, représenter la Victoire !

Mad. BERTRAND.

Sans doute, il faut de l'expérience pour jouer un pareil rôle, et je suis encore en âge de garder des conquêtes.

PAULINE, *à part.*

Moi, je suis en âge de les faire. (*Elle va à la croisée.*)

Mad. BERTRAND.

D'ailleurs, n'ai-je pas joué l'an dernier celui de la nourrice dans un opéra de M. Quinault ? Je trouve fort ridicule que M. Poisson, qui donne des rôles à tout le monde, n'ait pas songé à m'en offrir un. Où allez-vous donc, Mademoiselle ?

PAULINE.

Me voilà, ma tante.

Mad. BERTRAND.

Où est Thibaut ?

PAULINE.

Il est à la poursuite d'un chevreuil.

Mad. BERTRAND.

Et M. de Colbert ?

PAULINE.

Il est au château, et l'on n'a garde de le troubler.

Air : *du vaudeville d'Arlequin Musard.*

Il veille sur la France entière,
Et toujours prompt à la servir,
Dans son cabinet solitaire,
Il s'occupe de l'enrichir.
Vers le bien, son âme guidée,
Accomplit ce noble projet,
Et lui faire perdre une idée,
C'est nous faire perdre un bienfait.

Mad. BERTRAND.

Ne sais-je pas cela aussi bien que vous, Mademoiselle ! et croyez-vous que j'aie oublié que, veuve de son premier commis, je dois à ses bontés une pension et le logement que j'occupe dans les dépendances de son

château. Eh! bien, Mademoiselle, vous êtes aujourd'hui d'une distraction !

PAULINE.

J'écoute, ma tante.

Mad. BERTRAND.

On attend beaucoup de monde pour la fête.

PAULINE.

Oh ! je vous en réponds, des dames de la cour, des jeunes seigneurs. M. Poisson, qui est l'ordonnateur, a fait la pièce lui-même. Une belle personne, célèbre par son esprit, y a pris un rôle Ce poëte, qui a fait un sonnet contre M. de Colbert, doit y figurer dans l'espoir de regagner son estime et son amitié, et moi-même j'espère, par mon zèle, engager M. Poisson à consentir à mon mariage avec son fils.

Mad. BERTRAND.

Votre mariage, Mademoiselle, votre mariage ! Me direz-vous pourquoi je suis obligée de venir vous chercher jusques dans le logement du garde-chasse ?

PAULINE.

C'est que la répétition doit se faire ici.

Mad. BERTRAND.

La répétition ! et je ne figurerais pas dans la fête de M. de Colbert !

PAULINE.

Ma tante, ma tante, voici du monde.... Ah ! c'est M. Philippe.

SCENE IV.

PAULINE, Mad BERTRAND, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Salut à l'aimable Pauline. Mes très-humbles respects à Mad. Bertrand.

Mad. BERTRAND.

Votre servante, Monsieur.

PHILIPPE, *à Pauline.*

Elle parait fâchée. Qu'a-t-elle donc ?

PAULINE, *bas à Philippe.*

Je vous dirai cela.

PHILIPPE.

J'arrive de Paris ; mon père achève de jouer le *Légataire universel*, il sera ici dans une heure.

PAULINE.

Apportera-t-il nos costumes ?

Mad. BERTRAND.

Toujours songer à la toilette.

PHILIPPE.

A quoi bon vous en occuper ?

Air : *nouveau de M. Doche.*

Vos quinze ans, voilà votre fard,
Vos attraits sont votre parure,
Que peut on attendre de l'art,
Quand on tient tout de la nature ?
Fuyez des atours superflus ;
Pour nous enchaîner sur leurs traces,
Il ne faut qu'une écharpe aux Grâces,
Et qu'une ceinture à Vénus.

Mad. BERTRAND.

A Vénus ! je crois qu'il m'a regardée !

PHILIPPE.

Je viens de donner un coup-d'œil au théâtre, tout sera bientôt prêt.

Mad. BERTRAND.

Comment se fait-il, Monsieur, que je sois la seule oubliée dans cette fête, et qu'on ait, à mon insçu, remis un rôle à ma nièce ?

PHILIPPE.

Rassurez-vous, Mad. Bertrand, mon père réparera ses torts, en vous en offrant un dont vous vous acquitterez avec la meilleure grace du monde.

Mad. BERTRAND.

Avec la meilleure grace du monde ! Monsieur, j'exige de vous une explication ; est-ce de ma nièce ou de moi que vous êtes amoureux ?

PAULINE, *à part.*

Ne va-t-elle pas s'imaginer....

PHILIPPE.

Je puis vous assurer, Madame que j'aime Mademoiselle. votre nièce, et que pour vous le plus profond respect....

Mad. BERTRAND.

Votre respect est très impertinent.

PAULINE.

J'entends du bruit. Une voiture entre dans la cour.

PHILIPPE.

Ce sont des acteurs qui nous arrivent, mon père, M. Hénaut et Mad. Deshoulières.

PAULINE.

Quel est ce M. Hénaut ?

Mad. BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est que madame Deshoulières ?

PHILIPPE, *à Pauline.*

M. Hénaut est le poëte dont je vous ai parlé.

Air : *Suzon sortait de son village.*

De la gentille Deshoulière
Il a corrigé les essais ;
C'est à sa critique sévère
Qu'elle a dû ses premiers succès,
C'est lui qui vers
Le dieu des vers
Sût la guider dans sa course légère ;
Mais par malheur
Le précepteur
Ne pût, du Pinde, atteindre la hauteur.
Ainsi, comme un autre Moïse,
De loin il dirigea ses pas ;
Mais lui même ne parvînt pas
Dans la terre promise.

Quant à madame Deshoulières...

Air : *traitant l'Amour sans pitié.*

Sans parure, et sans apprêt,
Sa muse, aimable et facile,
Soupirait la tendre idyle
Que le dieu Pan redisait.
Mais lorsque, trop indiscrette,
Pour emboucher la trompette
Elle quitta la musette
Qui rendait de si doux sons,
Chacun dit que Deshoulière
Devait, en restant bergère,
Retourner à ses moutons.

PAULINE.

Les voici.

Mad. BERTRAND.

Une belle dame, un poëte illustre, (*A Pauline.*) Faites la révérence, Mademoiselle.

SCENE V.

Les Mêmes, M. HENAUT, Mad. DESHOULIERES, POISSON.

POISSON, *dans la coulisse.*

Air : *de la gaîté, le doux transport.* (de la Mélomanie.)

De la gaîté, le doux attrait m'attire,

Mad. BERTRAND.

Quelqu'un chante ?

PHILIPPE.

J'entends rire?

PAULINE, *courant à la fenêtre.*

Crispin revient.

TOUS.

Quel plaisir sa présence inspire !
Quand on le tient
Il faut rire.

POISSON, *entrant en scène.*

J'aime à chanter, j'aime à rire.

PHILIPPE.

Mon père en habit de Crispin !

POISSON.

Je ne me suis pas donné le tems de me déshabiller.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Regnard, dont je suis l'interprête,
En m'affublant de cet habit,
A l'exemple d'un grand prophête,
Y joignit encor son esprit;
En inventant le caractère
De Crispin, vif et naturel,
Il s'est bien montré, de Molière,
Le Légataire universel.

PAULINE, *riant.*

Ah ! ah ! le drôle d'habit.

PHILIPPE.

Vous riez, Pauline?

PAULINE.

J'en demande pardon à M. Poisson, mais quand je le vois ainsi vêtu je ris encore de souvenir.

Mad. BERTRAND.

Monsieur, je vous fais mille excuses pour elle; c'est une étourdie.... (*Riant.*) Ah! ah! ah! ah!

PAULINE.

Ah! ma tante, vous riez aussi?

POISSON.

C'est faire mon éloge. Poisson est trop heureux quand il excite le rire, c'est l'âme de la comédie.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Lorsque dans cet art charmant
Je puis, sans blesser Thalie,
Me livrer à la folie,
Je suis dans mon élément;
Oui, je nage dans l'ivresse,
Quand, par mon heureuse adresse,
J'excite, dans une pièce,
Un rire toujours nouveau;
Quand on rit à perdre haleine,
D'honneur je suis sur la scène,
Comme le poisson dans l'eau.

TOUS.

Quand on rit à perdre haleine,
D'honneur il est sur la scène,
Comme le poisson dans l'eau.

POISSON.

Mais songeons à nos affaires.

Mad. DESHOULIERES.

Nous voici donc auprès de M. de Colbert!

M. HENAUT.

A qui je dois rendre grace de n'avoir pas tiré vengeance du sonnet qui m'échappa contre lui.

Mad. DESHOULIERES.

Je lui dois la pension qui m'a mise à même de donner une éducation à ma fille.

POISSON.

M. de Colbert récompense comme il pardonne.

PHILIPPE, *à Mad. Deshoulieres.*

Permettez-moi, Madame, de vous présenter Madame Bertrand et sa nièce ; elles ont comme vous, à se féliciter des bontés de M. de Colbert.

Mad. DESHOULIERES.

Et qui n'a pas à s'en louer ?

HENAUT.

La cour de Versailles ressemble à celle d'Apollon, tout le monde y sollicite.

Mad. DESHOULIERES.

Il y a plus encore de demandeurs à Versailles qu'au Parnasse.

HENAUT.

Cela doit être, et vous avez dit la raison.

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

POISSON.

N'oublions pas que le tems presse, passons au théâtre.

Mad. BERTRAND, *sans l'écouter.*

C'est Madame qui a dit cela. Ah ! maintenant je me rappelle bien ses jolies ballades ; je n'ai pas lu sans attendrisement *l'Epître à Tata* et la *Réponse du chien de M. de Vivonne.* (*A Pauline.*) A votre tour, Mademoiselle, faites votre compliment.

POISSON, *à part.*

Elles n'en finiront pas.

PAULINE.

C'est beaucoup d'honneur pour moi, Madame, d'être admise aujourd'hui près de deux personnes si célèbres.

Mad. DESHOULIERES.

Cela s'adresse à vous, mon cher Hénaut, heureux l'homme qui fait parler de lui, plus heureuse la femme qui ne fait pas parler d'elle.

HENAUT.

Madame n'a pas à se plaindre de la renommée, elle ne rend pas moins justice aux vertus qu'aux talens de Mad. Deshoulières.

Air : *voulant par ses OEuvres complettes.*
(de Voltaire chez Ninon,)

Son époux, quoiqu'éloigné d'elle,
Règne toujours sur sa raison ;
Quand elle lui fut infidelle,
Ce ne fut que pour Apollon ;
En l'admirant, il faut qu'on dise,
Par quel prodige tout nouveau,
Unit-on l'esprit de Sapho
A la constance d'Arthémise.

Mad. DESHOULIERES.

Même air.

Je serais deux fois sans excuses,
Aux yeux d'un époux trop chéri,
Si mon amitié pour les Muses,
Altérait mon amour pour lui.
Loin de nous, son prince l'appelle,
Il sert l'état et c'est, je croi,
Au guerrier fidèle à son roi,
Qu'on doit surtout être fidelle.

Mad. BERTRAND.

Ah! je sais ce qu'il en coûte pour l'être, j'ai passé par là, Madame, mon premier mari était enseigne.

POISSON.

Songez, Mesdames, que nous n'avons point un moment à perdre.

Air : *courant d'la blonde à la brune.*

Récapitulons ma liste,
J'ai vu l'illuminateur,
J'ai vu notre machiniste,
Et j'amène le soufleur.
A la fête que j'ordonne,
Je crois que tout ira bien,
Et quant aux rôles, personne
Ne doit manquer au sien.

HENAUT.

Moi, j'ai le mien.

Mad. DESHOULIÈRES.

J'ai le mien.

PHILIPPE.

J'ai le mien.

PAULINE.

J'ai le mien.

Mad. BERTRAND.

Moi, j'attends qu'on m'en donne.

HENAUT.

Et nos habits ?

POISSON.

Sont dans ma voiture; nous commençons une heure plutôt. Le roi part demain pour Fontainebleau, madame de La Vallière qui l'accompagne, veut être rendue de bonne heure à Versailles. Allez voir vos costumes.

Mad. BERTRAND, *à Pauline.*

Restez, Mademoiselle.

POISSON.

Vous la retenez ?

Mad. BERTRAND.

Si je n'ai point de rôle, ma nièce ne jouera pas.

POISSON.

Ah! c'est juste, le voilà.

Mad. BERTRAND.

Ah! mon dieu! qu'il est court.

POISSON.

Il en sera plus facile à retenir. Vous serez mise en grande dame, un gros campagnard votre mari vous dira: taisez-vous, ma femme, vous lui répondrez: je me tais.

Mad. BERTRAND.

Je ne jouerai pas ce rôle là.

PHILIPPE.

Pourquoi donc ?

Mad. BERTRAND.

Air : *Si Dorilas, contre les femmes.*

De la nature, et de notre âme,
C'est mal connaître le secret,
Que de prétendre qu'une femme
Fasse un personnage muet. (bis.)

Lisez Regnard, lisez Molière,
Vous n'y verrez, dans aucun cas,
Des femmes qui ne parlent guère,
Des femmes qui ne parlent pas.

POISSON.

Madame Bertrand!

PAULINE.

Ma tante!

Mad. BERTRAND.

Non, non, non. Donnez-moi du moins une tirade.

POISSON.

Vous serez mise en grande dame.

PHILIPPE.

Vous verrez votre robe.

Mad. BERTRAND.

En grande dame, une belle robe, allons voir nos costumes.

POISSON.

Air : *du Vaudeville de Gilles en deuil.*

A mes soins, unissez les vôtres ;
Il faut, quand on veut réussir,
Jouer pour le plaisir des autres,
Même en jouant pour son plaisir.
Mais déjà l'heure nous appelle,
Craignons de perdre les instans.

Mad. BERTRAND.

Je vais aller me faire belle.

PAULINE.

Ma tante, en aurez-vous le temps ?

TOUS.

A ses / A mes soins unissons / unissez les nôtres. / vôtres.

Etc., etc., etc.

(*Hénaut, madame Deshoulières et madame Bèrtrand sortent.*)

SCENE VI.

PHILIPPE, PAULINE, POISSON.

POISSON, *sur l'avant-scène.*

Bravo, Crispin! Plus d'obstacles à notre fête. Tout va bien.

PHILIPPE, *bas à Pauline.*

Restons pour lui parler.

POISSON, *de même.*

J'espère bien profiter de cette occasion pour faire avoir à mon fils un emploi de contrôleur des aides.

PHILIPPE, *bas à Pauline.*

Abordons-le.

PAULINE, *bas à Philippe.*

Je n'ose.

PHILIPPE, *bas à Pauline.*

Ne craignez rien, il est vif, mais il est bon.

POISSON, *bas sur l'avant-scène.*

Je le marie ensuite à la fille d'un de mes amis receveur des finances; je joue les financiers, mais il le s même; heureux coquin!

PHILIPPE.

Mon père...

POISSON.

Encore là?

PHILIPPE.

Nous avons une demande à vous faire.

POISSON.

Avant la fête, je ne veux rien entendre.

PAULINE.

De grâce, Monsieur, écoutez-nous.

POISSON.

Une belle solliciteuse, gare le tribunal!

Air : *du vaudeville de Jean Monnet.*

Je suis Crispin, je suis père,
Le père doit réfléchir;
Mais Crispin, trop débonnaire,
Tu vas te laisser fléchir.
Tu le dois,
Quand tu vois
Certain métal qui t'éveille,
Ou quelque vieille bouteille,
Ou quelque jeune minois.

Parlez, de quoi s'agit-il?

PHILIPPE.

Mon père, dans les différentes fois que nous avons

joué la comédie chez M. de Colbert, j'ai pris le goût le plus décidé...

POISSON.

Pour le théâtre. Voilà la fantaisie qui te reprend. Je ne veux pas que tu sois acteur. Il faut avoir le diable au corps pour jouer la comédie. Sais-tu tout ce qu'on exige d'un comédien ?

Air : *Mon père était pot.*

Tour à tour il doit revêtir,
Mille formes fantasques
A l'impromptu se travestir
Et prendre tous les masques.
Bon imitateur,
Parfois créateur,
L'acteur, digne de l'être,
Quand il ne jouerait
Méme qu'un valet,
Doit être passé maître.

PHILIPPE.

Je n'ai pas, non plus, l'ambition de marcher sur vos traces, et Mlle. Pauline...

POISSON.

Eh ! bien, Mlle. Pauline....

PHILIPPE ET PAULINE.

Air : *Chantons les Matines de Cythère.*

Ah ! que votre bonté nous rassure,
Approuvez nos tendres sentimens,
Nous jouerons tous deux d'après nature,
Le rôle chéri de vos enfans.

POISSON.

Cet hymen à mes vœux est contraire

PHILIPPE.

Ah ! pour nous montrez moins de rigueur

POISSON.

T'engager sans consulter ton père.

PHILIPPE.

L'amour ne consulte que le cœur.

PHILIPPE et PAULINE.

Ensemble.

Ah! que votre bonté nous rassure,
Approuvez nos tendres sentimens,
Nous jouerons tous deux d'après nature,
Le rôle chéri de vos enfans.

POISSON.

Cet hymen là ne peut se conclure,
Etouffez ces tendres sentimens.

(*A part.*)

Il faut convenir que la nature
Lui donna pourtant des yeux charmans.

POISSON, *haut.*

Je sens ma colère qui s'allume,

(*A part.*)

Mais quand je veux être respecté,
Ah! peste soit du maudit costume,
Qui déconcerte ma gravité.

PHILIPPE et PAULINE.

Ensemble.

Ah! que votre bonté, etc., etc.

POISSON.

Cet hymen la, etc., etc.

POISSON.

Jamais tu ne seras son époux.

PAULINE.

O ciel!

PHILIPPE.

Mon père, vous voulez donc me réduire au désespoir?

POISSON.

Qu'on ne m'importune plus et qu'on aille se préparer pour la comédie.

PHILIPPE.

Croyez-vous qu'il nous soit possible de jouer la comédie après cet arrêt cruel?

PAULINE.

Je ne serai pas assez gaie pour jouer mon rôle de la Victoire.

POISSON, *à Philippe.*

Ah! coquin, tu veux te marier et tu ne veux pas jouer la comédie!

PHILIPPE ET PAULINE.

Nous sommes à vos pieds.

SCENE VII.

Les Mêmes, COLBERT.

COLBERT.

Ah! ah! que vois-je?

POISSON, PHILIPPE ET PAULINE.

Monsieur de Colbert!

COLBERT.

On est aux genoux de Crispin!

POISSON.

Ah! Monseigneur, je suis aux vôtres.

COLBERT.

N'étais-tu pas en colère?

POISSON.

Un fils ingrat, Monseigneur résiste à l'autorité paternelle et s'engage dans un amour qui dérange mes noblesprojets.

COLBERT.

Amour contrarié, père à qui l'on résiste, c'est de la comédie cela, Poisson, tu dois être dans ton centre.

POISSON.

Et parce que je leur refuse mon consentement, ils me menacent de faire manquer une pièce dont j'attendais le plus grand honneur, et qui aurait fait rire le Ministre lui-même.... Ah! pardon Monseigneur.

COLBERT.

Comment, donc? voilà qui devient sérieux; je me flatte cependant que cela ne dérangera pas le divertissement que j'offre ce soir à Mad. de la Vallière.

PHILIPPE.

Ah! Monseigneur, nous ne songions pas au danger de vous offenser.

COLBERT.

Celle qui plaît à son roi, doit plaire à tout le monde.

Air : *J'aime ce mot de Gentillesse*

L'heureuse et tendre la Vallière,
D'un héros a fixé le choix,

Des femmes elle est la première,
Comme il est le premier des rois.
C'est par elle que l'indigence
Ose espérer, même à la cour,
Et l'on croit voir la Bienfaisance
S'armer du flambeau de l'Amour

PAULINE.

Mille excuses, Monseigneur, nous serons bientôt prêt.

PHILIPPE.

Tachons de nous surpasser ce soir ; nous implorerons après, les bontés de M. de Colbert.

(*Philippe et Pauline sortent.*)

SCENE VIII.

COLBERT, POISSON.

COLBERT.

Eh! bien, Poisson, es-tu content de tes acteurs?

POISSON.

Tout va bien, monseigneur, (*à part.*) hors l'amour de mon fils.

COLBERT.

Ne vois-tu plus rien qui s'oppose à notre divertissement?

POISSON.

Rien, Monseigneur; (*à part.*) mais je m'opposerai bien à son mariage.

COLBERT.

J'ai voulu donner un coup-d'œil aux préparatifs de la fête. Il y a des choses qu'on me cache ; mais j'aiderai moi-même à la surprise. Pour toi, tu as bien de l'emploi à la fois, ordonnateur, auteur, acteur.

POISSON.

Et père, Monseigneur.

COLBERT.

Cette dernière qualité les vaut toutes; mais avec le fond de gaité que tu possèdes.....

POISSON.

C'est ma richesse.

Air : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Chaque jour ma gaîté légère,
Semble prendre un nouvel essor,
Et si le destin, trop sévère,
Ne m'a laissé que ce trésor,
De bonne humeur, en récompense,
Il fut pour moi si libéral,
Que je puis doubler ma dépense,
Sans altérer mon capital.

COLBERT.

Que de financiers voudraient te ressembler!

POISSON.

Il y a bien certaines ressemblances que je leur envierais.

COLBERT.

J'espère, mon cher Poïsson, que cette petite fête me distraira des soucis, toujours inséparables des grandes places.

POISSON.

Des soucis! vous, Monseigneur!

COLBERT.

Oui; je sais que l'on murmure à la cour contre moi. Les dépenses considérables qu'a occasionné le dernier carrousel que j'ai conseillé au roi de donner, ont éveillé l'envie.

POISSON.

Vous êtes en fonds pour lui répondre. Chéri du peuple, aimé du prince dont vous avez la faveur...

COLBERT.

La faveur! eh! mon ami!

Air : *de Sophie.*

L'humble arbrisseau dans la forêt
Bientôt cède aux vents en furie,
Ainsi la faveur disparait,
Sous le souffle impur de l'envie.
De ce vain prestige énivré,
Je plains le mortel qui s'y fie
Marche-t'on d'un pas assuré,
Quand sur un roseau l'on s'appuie?

POISSON.

Eh! Monseigneur, vous avez plus qu'un roseau.

Air : *le Port Mahon est pris.*

C'est à vous que la France,
Doit son éclat, sa magnificence,
A sa reconnaissance,
Quel nom doit être offert ?
C'est Colbert.

Qui fit ces arsenaux,
Ces utiles canaux ?
Quel ministre au Génie,
Ouvrit
Offrit
Mainte académie,
Qui soutint l'industrie,
Du fabricant expert ?
C'est Colbert.

Qui fit l'observatoire,
Où maint savant,
Rêvant
A la gloire,
Consulte son grimoire,
Et dans les cieux se perd ?
C'est Colbert.

Par ses nombreux travaux,
Surpassant ses rivaux,
A la persévérance
Joignant,
Talent
Et munificence
Qui double la puissance
Du grand prince qu'il sert ?
C'est Colbert.

Et par-dessus tout, il pardonne à la calomnie. Vous avez fait jetter au feu le sonnet du poëte Hénaut ?

COLBERT.

Il n'attaquait que moi, le roi y était épargné.

Air :

La calomnie au regard sombre,
Empoisonne tous nos succès,
Sa main frappe toujours dans l'ombre,
Nul ne peut éviter ses traits.

Mais envain Colbert la voit naître,
Ses coups ne sauraient l'émouvoir,
Et s'il en garantit son maître,
Il est fier de les recevoir.

Il n'y a que toi, mon cher compatriote, pour qui je n'ai rien fait encore.

POISSON.

Monseigneur oublie qu'il m'a fait l'honneur d'être le parain d'un de mes fils et m'a permis de l'appeler mon compère:

COLBERT.

Si je n'ai pas plus fait, c'est ta faute; que ne me demandes-tu ?

POISSON, *à part.*

Profitons du moment. (*Haut.*) J'ai osé le faire, Monseigneur. Picon, ce premier commis que vous avez renvoyé, a mis tous mes mémoires à l'écart. Quand j'ai vu que je ne pouvais faire lire ma prose, j'ai mis ma requête en vers.

COLBERT.

Dis-les moi.

POISSON.

« Ce grand ministre de la paix,
« Colbert, que la France révère
« Dont le nom ne mourra jamais.

COLBERT.

Encore des éloges ! je n'en veux point, ce n'est pas là mon caractère.

POISSON.

Ce sont les seuls.

COLBERT.

Poursuis.

POISSON.

« Ce grand ministre de la paix,
» Colbert que la France révère,
» Dont le nom ne mourra jamais,
» Eh ! bien, tenez c'est mon compère.
» Fier d'un honneur si peu commun,
» Peut-on blâmer que je m'étonne
» Que de deux mille emplois qu'il donne,
» Mon fils n'en puisse obtenir un.

COLBERT.

C'est pour ton fils que tu sollicites? Et quel emploi veux-tu?

POISSON.

Un peu d'aide fait grand bien, si Monseigneur voulait le faire contrôleur des aides.

COLBERT.

J'ai promis de n'accorder aucune place sans en avoir écrit au roi; rédige toi-même une requête en mon nom et ce soir après la comédie...

SCENE IX.

Les Mêmes, THIBAUT.

THIBAUT, *il est entre deux vins.*

Ah! mon dieu! que vois-je! M. de Colbert chez son garde-chasse?

COLBERT.

Qu'as-tu donc Thibaut, tu parais effrayé?

THIBAUT.

Monseigneur, c'est que sauf votre respect, tout-à-l'heure au détour du petit bois j'ai été accosté par deux hommes d'assez mauvaise mine.

Air : *Papa et maman badinaient, etc.*

V'la ti pas qu'l'un d'eux me dit en m'abordant :
Où c'qu'est la maison d'monsieur l'surintendant?
Moi, v'la qu'poliment leux ôtant mon chapeau
J'leur montre l'chemin qui mène à vot' château.
La d'sus v'la qu'ils m'disent : n'y doit on pas ce soir
Jouer la comédie,
En grande compagnie?
Oui dà qu'j'leux dit n'voulez-vous pas la voir,
Mais sans me r'mercier v'la qu'ils m'souhait' l'bonsoir
V'la qu'sur leux chevaux ils remont' aussitôt
Du côté d'Paris courant au grand galop
J'vous dirai franch'ment qu'ces gens là m'ont fait peur
Et qu'ils m'avont l'air de messagers de malheur.

POISSON, *à part.*

Auraient-ils le dessein de troubler la fête?

COLBERT.

Ce sont sans doute des domestiques que l'on a chargés

de prendre des renseignemens. Sois tranquille, Thibaut. Je rentre au château, on m'avertira quand nos spectateurs seront arrivés; sans adieu, mon cher Poisson.

(*Il sort.*)

SCENE X.

POISSON, THIBAUT.

THIBAUT.

Monsieur Poisson.

POISSON.

Qu'est-ce?

THIBAUT.

Je n'ai pas osé vous le dire devant monseigneur; encore un accident.

POISSON.

Un accident!

THIBAUT.

Vous savez bien ce jeune homme qui barbouille, que vous avez amené pour souffler la comédie.

POISSON.

A défaut d'autre, c'est Jasmin, mon domestique, eh! bien?

THIBAUT.

C'est un drôle de garçon. Il aime le vin. Il a descendu dans ma cave avec un martinet, il s'est amusé à tirer de ce vieux carteau que j'avais mis en réserve, et il s'en est tapé! tapé! mais j'dis tapé!

POISSON.

Il s'est grisé! allons, tel maitre, tel valet, il est incorrigible.

THIBAUT.

Bagatelle.

POISSON.

Comment, bagatelle! et qui nous soufflera ce soir?

THIBAUT.

Est-ce que vous avez besoin qu'on vous souffle? Il a fait un somme, et ça n'paraîtra pas.

POISSON.

Ah! tant mieux.

THIBAUT.

Mais c'est qu'en dormant, il a laissé tomber votre pièce dans la cave.

POISSON.

J'aime mieux qu'elle soit tombée là qu'ailleurs.

THIBAUT.

Ah! sans doute. Mais ce n'est pas tout encore.

POISSON.

Eh! mon dieu, qu'y a-t-il de plus?

THIBAUT.

Le martinet est tombé sur le grimoire, et le martinet a brûlé le grimoire.

POISSON.

Ma pièce est flambée!

THIBAUT.

Et la mienne est coulée.

POISSON.

Ah! malheureux! que faire, que devenir!

THIBAUT.

Maudit souffleur!

Air : *du vaudeville du ballet des Pierrots.*

Il n'aura bientôt plus que l'souffle,
S'il s'en pass' comm'çà par le cou ;
A trop boire enfin l'on s'essouffle
Et vot' souffleur boit comme un trou ;
Ayez soin de dire au maroufle,
Puisque souffler est son destin,
Que je veux bien qu'il souffle, souffle,
Mais qu'il ne souffle pas mon vin.

(*Il sort.*)

POISSON.

Tout semble conjuré!

SCENE XI.

POISSON, PAULINE.

PAULINE, *accourant.*

M. Poisson! M. Poisson!

POISSON.

Ah! laissez-moi, Mademoiselle, mon manuscrit....

PAULINE.

Le voilà.

POISSON.

Mon fils en avait fait une copie, ah ! nous sommes sauvés.

PAULINE.

M. Poisson, si vous vouliez me faire répéter...

POISSON.

Et votre costume, Mademoiselle ?....

PAULINE.

On l'arrange. Seulement les positions.

POISSON.

Je songe à la mienne. Faire ma requête et la répétition ; morigéner mon fils, et repasser mon rôle !.... je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

SCENE XII.

PAULINE, *seule.*

Eh ! bien, il s'en va ! j'éspérais lui parler, l'intéresser en ma faveur. Ah ! mais il faut bien qu'il revienne ici pour la répétition.

Air : *Bon dieu, bon dieu,, comme à c't'fête.*

Mon dieu, mon dieu, pour cette fête,
De tous côtés comme on s'apprête,
Ah ! pour moi je perdrai la tête,
Et d'amour propre et de plaisir.
Ah ! si je puis réussir,
Comme l'on va m'applaudir,
Davance aux bravos je puis croire. (*bis.*)
Dans le rôle que je remplis
Je gagnerai tous les esprits,
Et puisque je fais la victoire,
On doit sourire à mes essais ;
Car, par tout fondant leurs succès,
La victoire est chère aux Français,
Elle est bien chère aux Français.

SCENE XIII.

PAULINE, GEORGES, DURAND.

GEORGES.

Mademoiselle, n'est-ce pas ici le tourne-bride du château ? le logement du garde-chasse ?

PAULINE.

Oui, Messieurs. (*A part*) Allons vite nous habiller.

GEORGES.

Fait-on bonne chère ici, la belle enfant? quand la fille est jolie, moi je suis toujours tenté de croire que le vin est bon.

PAULINE.

Je ne suis point la fille du garde-chasse, Messieurs, et je vous préviens que je ne sais rien de ce que vous allez me demander. Je vous salue. (*A part.*) Ces gens là ont bien mauvaise mine.

SCENE XIV.

GEORGES, DURAND.

GEORGES.

Elle est ingénue!

DURAND.

Le tems est précieux, exécutons l'ordre que nous avons reçu?

GEORGES, *lit*.

« Georges et Durand se rendront au château de M. de « Colbert.

DURAND.

Nous y sommes.

GEORGES, *lisant*.

Ils dresseront un procès verbal exact de tous ceux qui s'y « trouveront.

DURAND.

Nous allons y procéder.

GEORGES, *de même*.

« Toutes les avenues seront gardées de façon que personne « ne puisse sortir.

DURAND.

Elles le sont. Sais-tu que nous sommes chargés là d'une mission très-importante!

GEORGES.

Et dont j'espère bien me tirer avec honneur.

DURAND.

Ah! ça, dis-donc, ne vas pas faire quelque bévue comme la dernière fois. Connais-tu bien M. de Colbert?

GEORGES.

Je ne l'ai jamais vu.

DURAND.

Ni moi.

GEORGES.

Mais comptes-tu pour rien cette habitude, ce tact qui ne nous trompe jamais.

DURAND.

Non, il n'y a que huit jours seulement qu'on a mis encore ton adresse en défaut.

GEORGES.

Tu verras aujourd'hui ce que je suis capable de faire. Je veux, pour récompense, être tout au moins brigadier de la compagnie. Ah ! ça, c'est dans cette chambre que tout le monde doit se rendre.

GEORGES.

Air : *la Signora malade.*

Puisqu'à notre prudence,
On se fie aujourd'hui,
Observons en silence
Ce qui se passe ici.
(*Montrant le cabinet.*)
Là, sans qu'on nous surprenne
Nous connaîtrons sans peine
Tout ce que l'on dira,
Tout ce que l'on fera.

DURAND, *plus bas.*

Quelqu'un vient en ces lieux,
Cachons-nous à ses yeux.
(*Ils entrent dans le cabinet.*)

SCENE XV.

GEORGES, DURAND, *cachés dans le cabinet.* POISSON.

POISSON, *une lettre à la main.*

Je ne sais auquel entendre. A peine ai-je le tems de relire ma lettre pour le roi.

GEORGES.

Une lettre au roi ! écoutons.

POISSON, *lit.*

Sire,
« Les marques d'estime que votre majesté a daigné me

prodiguer, les louanges qu'elle a données à mon administration dans la sur-intendance des bâtimens... »

DURAND.

Serait-ce Colbert ?

GEORGES.

Y penses-tu? Cet habit...

POISSON, *après avoir lu bas.*

La lettre est bien. Il n'y manque que la signature, et quand j'aurai joué la comedie...

DURAND.

On nous avait bien dit qu'il jouait la comédie.

GEORGES.

C'est pour cela qu'il néglige les intérêts de l'Etat.

POISSON.

Ce qui ne sera pas long. Me voilà dans l'habit de mon rôle.

DURAND.

C'est un costume qu'il a pris.

POISSON.

Mon cher Philippe, la lettre que j'écris au roi assurera ton bonheur. Mais si ta fortune est faite, ne vas pas oublier que tu ne la dois qu'à Colbert.

GEORGES ET DURAND.

C'est lui!

GEORGES.

Inscris monsieur de Colbert en tête du procès-verbal.

POISSON, *à part.*

Que vois-je? Mad. Deshoulières en paysanne! tous nos acteurs vont accourir ici, et voilà la répétition en train.

SCENE XVI.

Les Mêmes, MAD. DESHOULIERES, *habillée en bergère; un peu après,* M. HENAUT, *habillé en médecin.*

Mad. DESHOULIERES.

Air : *si des galants de la ville.*

Je ne suis qu'une bergère,
Mon empire est un hameau,
Mon trône est sur la fougère,
Mon trésor est mon troupeau.

Nous dansons sous la coudrette,
Au son des pipeaux joyeux,
Et l'amour qui nous y guette,
Vient se mêler à nos jeux.

Je ne suis qu'un bergère, etc.

Du plaisir, cherchant la trace,
Sur les pas des chastes sœurs,
Quand j'allai sur le Parnasse,
Je n'y pris que quelques fleurs.

Je ne suis qu'une bergère, etc.

POISSON.

Voilà notre petite Colette joliment costumée!

Mad. DESHOULIERES.

Pour plaire à Monseigneur.

GEORGES, *à Durand.*

Monseigneur! nous ne nous trompions pas. Inscris Colette, laitière du château.

HENAUT.

Avez-vous, toux, fièvre, paralysie, adressez-vous à moi, je suis un trésor de santé.

Air : *tenez, moi je suis un bonhomme:*

A maint docteur, plein d'ignorance,
Si les malades ont recours,
On endort parfois leur souffrance,
Mais le mal reparaît toujours,
Ils n'ont qu'à suivre ma recette,
Leurs maux sont prompts à s'en aller,
Et quand une fois je les traite
Vous n'en entendez plus parler.

POISSON.

Et ses malades en sont si surpris, qu'ils n'en reviennent pas. C'est bien là le langage d'un docteur!

GEORGES.

Inscris le médecin du château.

POISSON.

A mon tour maintenant. Moi, je suis tout ce qu'on veut. On dit que plus d'une route mène à la fortune, je les ai prises toutes. Favori d'un grand roi, je me suis enrichi à son service, en vendant toutes les places, et mettant à haut prix la faveur du prince; en un mot :

» J'ai fait tant de métiers, d'après le naturel,
» Que je puis m'appeler un homme universel.

HENAUT.

C'est très-bien.

GEORGES.

Bon, écris mot à mot les aveux qui lui échappent.

SCENE XVII.

Les Mêmes, MAD. BERTRAND, *habillée en comtesse ridicule, un petit laquais lui porte la queue.*

Mad. BERTRAND.

Hola, petit laquais, ne tirez pas si fort.

Air : *ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Quand j'arrive, mon seul aspect,
Commande le respect,
Et chacun de vous doit penser,
En voyant la comtesse,
Qu'il voit aussi passer
Vingt quartiers de noblesse.

POISSON.

Salut à madame la comtesse. Eh! bien, nous pouvons faire un raccord. (*A Mad. Deshoulières.*) A vous, Madame.

Mad. DESHOULIERES.

Ah! mon dieu, la belle dame! les biaux ajustemens! j'nons jamais rien vu de si magnifique dans not' village.

POISSON, *faisant signe à Mad. Bertrand.*

A vous.

Mad. BERTRAND.

Je le crois bien, ma mie, à Bourges, où je suis née, nouvelle Hélène à quinze ans, je mis toute la ville en cendres tant on était épris de mes charmes; trente-cinq chevaliers se disputèrent ma main; je fus le prix d'un tournois. M. le comte qui m'obtint, en remporta une large blessure au front, dont l'hymen ne l'a point guéri. Nos armes sont un taureau surmonté d'un myrthe, avec cette devise : « L'amour couronne la force. » En un mot, je suis la comtesse... (*A Poisson.*) Comment m'appelai-je ?

POISSON.

La comtesse de Cromadec.

GEORGES, *à Durand.*

Ajoute la comtesse de Cromadec.

HENAUT.

Ma médecine est tout aux ordres de madame la comtesse.

POISSON.

Mais voici M. Vandernoustouf.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, PHILIPPE, *en habit hollandais.*

PHILIPPE.

Ah! vous voilà rassemblés, bon, je suis à mon rôle; salut à Mad. la comtesse, à M. le docteur, à la gentille bergère; voilà un petit minois qui ferait soupirer tous les bourguemestres de La Haye.

DURAND.

Quel est celui-là?

POISSON.

Salut à monsieur l'agent hollandais.

GEORGES.

Un agent hollandais!

POISSON.

Je vons présente un homme de tête, un grand politique. Il ne vient à Paris que pour y travailler à rétablir l'indépendance des provinces unies, et soulever la Hollande contre la France. Il était du parti du Stathouder.

GEORGES.

Oh! oh! celui-là m'a l'air d'un fier conspirateur!

DURAND.

Nous ne le manquerons pas.

HENAUT, *à Philippe.*

Si mon ministère peut vous être utile...

PHILIPPE.

Oui, docteur, je réclamerai vos soins, car notre république est bien malade, mais j'ai moins besoin d'un médecin que d'un habile intrigant...

POISSON.

Je suis à vous.

PHILIPPE.

Quoi! vous seriez...

POISSON.

» Suivant l'occasion,
» Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon.

PHILIPPE.

Touchez-là, nous conspirerons ensemble.

GEORGES, *à Durand.*

C'en est assez, nous ne sommes que trop instruits.

TOUS LES ACTEURS, *hors Poisson.*

Etes-vous content de nous?

POISSON.

C'est bien, très-bien.

Air : *d'une allemande de Mozart; ou vaudeville du Loup-Garou.*

Moi,
Je croi,
Qu'on peut d'avance
Se livrer à l'espérance,
Du maintien,
De l'assurance,
Et tout ira bien.
Chacun doit savoir
Ce qu'il faut qu'il dise, ou qu'il fasse.
Mes amis, ce soir,
Songeons à tout prévoir.

GEORGES, *à Durand.*

Leur coupable audace
Ne peut trouver grace.

DURAND.

De tous leurs projets
Arrêtons les effets.

TOUS.

Moi,
Je croi,
Qu'on peut d'avance,
Se livrer à l'espérance.
Du maintien,
De l'assurance,
Et tout ira bien.

GEORGES et DURAND.

(En même temps que les autres.)

Moi,
Je croi,
En conscience,

Qu'ils sont condamnés d'avance.
Quel moyen,
A l'évidence,
De répondre rien.

(*Georges et Durand sortent sans être vus des autres personnages.*)

SCENE XIX.

Les ACTEURS, THIBAUT.

THIBAUT, *entre et voit Georges et Durand s'esquiver.*

Encore deux qui se sauvent, les avez-vous vus?

TOUS.

Qui donc?

THIBAUT.

Ils sont plus de trente, j'en ai vu en blanc, en rouge; de toutes les couleurs; les avenues sont investies.

PHILIPPE.

Le château serait cerné?

Mad. BERTRAND.

Viendrait-on faire une saisie?

THIBAUT.

Ça m'en a tout l'air.

TOUS, *excepté Poisson.*

Grands dieux!

POISSON.

Quelle terreur vous agite, fussent-ils cent..:

» Pour en venir à bout il faudra batailler,
» Tant mieux, c'est où je brille, et j'aime à férailler.

SCENE XX.

Les Mêmes, PAULINE, *habillée en Victoire.*

PAULINE, *entre en chantant.*

La victoire est à nous.

POISSON.

La victoire avant le combat, c'est d'un heureux augure.

TOUS.

Allons voir ce que c'est.

POISSON.

Un moment.

« Dans toutes les affaires,
» La tète doit toujours agir avant le bras,
» Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois des combats.

Rangez-vous tous en ordre de bataille, l'agent hollandais et le médecin en avant. Moi, je marche à la tête, et la victoire nous suivra.

Mad. BERTRAND.

Moi, je suis le corps de réserve.

POISSON.

En avant, marche.

SCENE XXI.

Les Mêmes, GEORGES, DURAND, UN EXEMPT.

L'EXEMPT.

De par le roi. Avant tout, procédons à l'appel nominal? Le médecin?

GEORGES.

Le voilà.

HENAUT.

Un moment, messieurs, je ne suis médecin...

L'EXEMPT.

La laitière?

DURAND.

La voici.

L'EXEMPT.

Madame la comtesse de Cromadec.

GEORGES.

C'est Madame.

Mad. BERTRAND.

Mais, M. l'exempt, je ne suis pas...

DURAND.

Ah! sans doute, s'il fallait les écouter, ce ne serait jamais eux.

L'EXEMPT.

L'agent hollandais.

GEORGES.

Monsieur.

L'EXEMPT.

Monsieur le sur-intendant.

GEORGES ET DURAND.

Nous le tenons.

POISSON.

Qu'est-ce à dire, s'il vous plait? C'est moi qui double monsieur le sur-intendant; messieurs, voilà une scène qui n'est pas dans ma pièce.

L'EXEMPT.

Monseigneur, ceci n'est point un badinage. M. de Colbert...

SCENE XXII.

Les mêmes, COLBERT, UN PAGE.

COLBERT.

C'est moi.

DURAND ET GEORGES.

Ils sont deux.

COLBERT.

Air : *prenons d'abord l'air bien méchant.*

Je suis Colbert; c'est contre moi
Que l'intrigue arme la puissance;
En me parlant, au nom du roi,
Comptez sur mon obéissance;
Quel que soit son ressentiment,
Colbert, de faiblesse incapable,
Le brave s'il est innocent;
Mais il l'attend s'il est coupable.

TOUS, *excepté Georges, Durand et l'exempt.*

Nous vous suivrons par tout.

COLBERT, *à l'exempt.*

Ce page qui vous est envoyé m'apporte en même tems une lettre de Mad. de la Vallière. Elle m'instruit de l'ordre sévère que la calomnie a provoqué contre moi en m'accusant d'avoir donné un carrousel quand le trésor public était obéré; mais cette dame ajoute : « j'ai couru chez le roi, je lui ai présenté le bordereau des fermes qui prou-
» ve que cette fête, qui a coûté 1200,000 livres a rap-
» porté trois millions à l'état. » Je connaissais bien le français :

Air : *Vous reconnaîtrez les bontés.*

Cédant au feu de ses désirs,
Au spectacle, aux jeux, il s'empresse,
Et je n'ai servi ses plaisirs,
Que pour augmenter sa richesse.

En France on vient de tout côté ,
Et par cette heureuse affluence ,
Du sein de la frivolité ,
On a vu jaillir l'abondance.

L'EXEMPT.

Monseigneur, tant que l'ordre dont je suis porteur....

LE PAGE , *lui remettant un papier.*

Lisez.

L'EXEMPT , *aprés avoir lu.*

L'ordre est anéanti. Il ne nous reste plus qu'à prendre congé de Monseigneur.

POISSON.

Un moment, Messieurs. Il est à propos de nous faire connaître afin que vous n'emportiez pas l'idée que nous sommes des conspirateurs. Mad. la Comtesse de Cromadec n'est que Mad Bertrand , dame très-respectable certainement , et l'objet de la bienfaisance de M. de Colbert ; le médecin est M. Hénaut.

COLBERT.

Vous ici , Monsieur ?

HENAUT.

Vous m'avez pardonné , Monseigneur ; mais le remords est une blessure dont je ne puis me guérir , tout médecin que je suis.

COLBERT.

Qui se repent, cesse d'être coupable.

POISSON.

La laitière du château est Mad. Deshoulières.

Mad. DESHOULIERES.

Conduite ici par la reconnaissance.

COLBERT.

Et sous un habit qui lui sied à ravir.

Air : *lon , lan , la , landerirette.*

Jeune et belle Deshoulière ,
Gardez-vous bien de changer ,
Vous deviez être bergère ,
Puisqu'Apollon fût berger.
On voit à la gentillesse
De vos aimables chansons ,
Que sur les rives du Permesse ,
Vous menez paître vos moutons.

POISSON.

L'agent hollandais est mon fils, et moi je ne suis qu'un sur-intendant de coulisses, Poisson Comédien français. L'on ne conspire ici que contre le chagrin.

Air : *des Folies d'Espagne.*

Vous le voyez, par de trompeurs indices,
Vous vous étiez mepris sur nos projets;
Colbert, loin d'être entouré de complices,
Est entouré des heureux qu'il a faits.

(*L'exempt, George, Durand et le page sortent.*)

SCENE XXIII et dernière.

COLBERT, POISSON, HENAUT, PHILIPPE, Mad. DESHOULIERES, PAULINE, Mad. BERTRAND, THIBAUT.

COLBERT.

Pardonnez-moi mes amis, les allarmes que je vous ai causées.

POISSON.

Des alarmes, Monseigneur ! nous ignorions tout. Quand à moi je me félicite d'avoir eu l'honneur de passer un moment pour vous. C'est pour le coup que j'étais votre compère.

COLBERT.

Que je suis sensible à l'amitié que vous m'avez montrée! mais si la comédie est différée, je veux la remplacer par une noce et marier la jeune Pauline à Monsieur le contrôleur des aides, car j'assure cette place à ton fils, et je me charge de la dot.

PHILIPPE et PAULINE.

Ah ! Monseigneur.

POISSON.

Puisque Monseigneur l'ordonne.

« Ma foi, vive Crispin, l'amour et la folie.

VAUDEVILLE.

Air : *du Vaudeville du Panorama.*

POISSON.

Près de celle que tu possèdes,
Remplis ton rôle en homme expert,
Epoux et controleur des aides,
Que de bien tu dois à Colbert.
Dans cette nouvelle carrière
De l'honneur, seul, suivant la loi,
Sois bon fils, bon époux, bon père,
Et ne change jamais d'emploi.

PHILIPPE, *à Pauline.*

Au choix que fait un grand ministre,
Ma Pauline si tu souscris,
Je vais être inscrit au registre
Des financiers et des maris.
J'accepte la place au contrôle,
De l'hymen je subis la loi;
Mais d'amant je garde le rôle
Pour ne pas jouer d'autre emploi.

Mad. DES HOULIERES.

D'une frivole renommée,
Mon cœur ne peut être jaloux,
La gloire n'est qu'une fumée,
Nature, tes feux sont plus doux!
Heureuse épouse, tendre mère,
Aimer et plaire est notre loi.
Eh! peut-on, pour une chimère,
Quitter un aussi doux emploi.

COLBERT.

Cette vie, hélas! est un drame,
Où l'on prend un rôle en naissant,
Et qu'on l'approuve ou qu'on le blâme,
L'acteur va jusqu'au dénoûment;
Mais lorsqu'il faut qu'on se retire,
Laissant des regrets après soi,
Ah! qu'il est doux d'entendre dire,
Il a bien rempli son emploi.

Mad. BERTRAND.

Le role de jeune coquette,
A quinze ans pour nous est charmant,
A quarante, vers la retraite
Il faut cheminer doucement.
Mais, hélas! quand toute la vie
On espérait garder pour soi
Le role de femme jolie,
Qu'il est dur de changer d'emploi.

THIBAUT.

Garde-chasse et garde-champêtre,
Je suis encor garde-moulin,
Pour moi, Monseigneur, aura p'têtre
Une charge de garde-vin;
Fidèle à ce poste honorable,
Je voudrais plutot, jarnigoi,
Demeurer toujours sous la table,
Que de manquer à mon emploi

PAULINE, *au Public.*

Des hommes que le temps protège
Le vaudeville avec succès
Dès long-temps a le privilège
De vous crayonner les portraits;
De les peindre quand il s'honore;
Vous plaire est son unique loi.
Ah! puissent vos bontés encore,
Le maintenir dans son emploi.

FIN.